

SELFIES

DANS LA MÊME COLLECTION

- Sandrine Soimaud, *Tu*, 2011.
Cyrille Martinez, *Deux jeunes artistes au chômage*, 2011.
Laurence Werner David, *Le Roman de Thomas Lilienstein*, 2011.
Martin Belskis, *Dans le square*, 2012.
Jean-Bernard Véron, *Idiane*, 2012.
Aurélia Bonnal, *The Queen is dead*, 2012.
Laurence Werner David, *À la surface de l'été*, 2013.
Marc Molk, *La Disparition du monde réel*, 2013.
Anne Luthaud, *Les Épinards crus*, 2013.
Nicolas Clément, *Sauf les fleurs*, 2013.
Gaëlle Héaulme, *Les Petits Contretemps*, 2013.
Cathie Barreau, *Comment fait-on l'amour pendant la guerre ?*, 2014.
Cyrille Martinez, *Musique rapide et lente*, 2014.
Isabelle Zribi, *Quand je meurs, achète-toi un régime de bananes*, 2014.
Marie-Aimée Lebreton, *Cent sept ans*, 2014.
Antoinette Rychner, *Le Prix*, 2015.
Ingrid Thobois, *Le Plancher de Jeannot*, 2015.

Sylvie Weil

SELFIES



BUCHET • CHASTEL

Merci à Joshua Distler et à Rodolfo Espinoza pour la couverture.

© Libella, Paris, 2015.
ISBN : 978-2-283-02879-7
ISSN : 2110-0713

Autoportrait à l'orgue

Sofonisba Anguissola, peintre très prisée en son temps et qui fut artiste officielle à la cour de Philippe II, roi d'Espagne, se représente au clavicorde en 1561. Peut-être est-elle aussi une musicienne de talent. Une jeune femme de bonne famille se doit de jouer d'un instrument, même si sa vocation est la peinture. Sofonisba (qui a laissé au moins quatorze autoportraits) est assise à son instrument, les mains sur le clavier : ses doigts se lèvent, prêts à jouer. Figurée à mi-corps, l'artiste est tournée de trois quarts vers le spectateur qu'elle fixe de ses grands yeux clairs. Son expression est sérieuse. Elle est strictement mais élégamment vêtue : ensemble assez sombre de style bourgeois composé d'une chemise à petit ruché, fermée devant par un lacet. Les manches du corsage sont longues et près du corps. Un pourpoint presque masculin, aux courtes manches bouffantes, fermé par des brandebourgs, complète l'ensemble. L'absence de bijoux et la coiffure modeste indiquent une tenue portée à la maison. La figure à gauche, placée dans l'ombre, nourrice ou servante aux traits durs, à la peau et au regard sombres, paraît avoir été rajoutée, car elle semble détachée de la scène. Certains ont émis l'opinion que la présence d'une servante rendait le portrait plus « respectable ».

Je peindrai une leçon de musique qui a lieu en 1978, dans une crypte d'église. Je me représenterai assise à l'orgue, adoptant une pose classique : jeune femme vue de trois quarts, buste et visage tournés vers le spectateur, les mains sur le clavier, ou plutôt une main sur chaque clavier, cet orgue en ayant deux. Mes cheveux très noirs sont attachés sur la nuque, mes yeux sont encadrés par d'assez grandes lunettes à monture de plastique rose qui les font paraître plus petits qu'ils ne sont. Mon expression est sérieuse, peut-être légèrement angoissée. Mon corps disparaît dans un long et large pull-over d'homme bleu roi, à torsades et à col roulé. Le spectateur en conclura avec raison qu'il fait froid dans la crypte. La console de l'orgue est en bois sombre, verni, un peu luisant. Une lumière faible mais dorée baigne l'ensemble, provenant surtout de la lampe éclairant la partition posée sur le pupitre de l'orgue. Le professeur, un vieux monsieur vêtu d'un long manteau de laine anthracite, est vu de profil, à gauche, assis sur une simple chaise d'église. Il se tient droit, mais sans raideur. Il est attentif. Ses cheveux et sa moustache sont gris. Son nez est un peu long.

Pour que le tableau soit plus convenable, pour ne pas me représenter seule dans une crypte avec un monsieur, d'âge respectable certes, mais tout de même, j'aurais aimé ajouter le sacristain, que j'aurais placé debout dans le fond. Mais le sacristain est un homme occupé, il n'a pas le temps de traîner dans la crypte. C'est un Basque, un ancien berger. Les brebis égarées, dit-il, ça le connaît : les hommes au costume froissé,

aux traits fripés et amollis par une nuit sans sommeil, qui entrent en courant dans l'église à la recherche d'un prêtre pour se confesser tout de suite et en vitesse, avant le départ du train qui les ramènera dans leur trou de province où justement ils ne veulent pas avoir à se confesser. Car l'église est près de la gare Montparnasse. Je les rencontre, ces hommes pressés et fripés, quand je viens tôt le matin.

J'arrive toujours avant le professeur, je m'installe à l'orgue, je travaille une dernière fois le morceau que je dois lui jouer. Je me demande si j'aurai le courage de jouer devant lui. Bien avant de le voir, j'entends ses pas retentir sur les dalles de pierre. La crypte est sonore et il marche à grands pas réguliers et fermes. Il sort de l'ombre juste devant l'autel. Son manteau de laine gris lui bat les mollets. Il fait une rapide genuflexion et se signe avant d'aller s'asseoir sur une chaise, non sans m'avoir saluée avec une extrême courtoisie, comme si j'étais ici chez moi et lui un simple visiteur. Je joue mon morceau, puis me retourne vers lui, craignant toujours de lui voir un air consterné ou méprisant. Pas du tout. Il me regarde aimablement mais sans sourire. Il déclare :

– Madame, c'est parfait. Vous devenez une véritable organiste.

Ses mots, comme tout à l'heure ses pas, résonnent dans la crypte. Ensuite il garde un moment le silence. J'attends. Il reprend la parole pour ajouter avec un petit hochement de tête, comme si ce qu'il allait dire n'avait aucune importance :

– Maintenant, vous permettrez à un vieux professeur de vous faire quelques remarques.

Il se lève et sans hâte vient s'asseoir à côté de moi sur le banc de l'orgue, enveloppé dans son grand manteau gris. Il

démolît chaque mesure, chaque note. Pour aussitôt reconstruire la note, la mesure. Tout accord est un édifice qui doit tenir parfaitement. Le vieux professeur construit en solide. Si solide que bien des années plus tard, ces accords tiennent toujours. Quand il est à côté de moi, si près, je ne le regarde jamais. Je fais mourir de rire mes amis quand je leur raconte qu'il me semble que mon professeur a une moustache mais que je n'en suis pas absolument certaine parce que je n'ose pas lever les yeux vers lui. Lorsqu'il soulève mon poignet pour corriger la position de ma main, il accompagne son geste d'un respectueux :

– Vous permettez, madame ?

10 Je rêve d'avoir un amant qui me demanderait : « Vous permettez, madame ? »

Il me dit, comme si c'était une nouveauté, que j'ai de la chance de vivre à une époque où les femmes peuvent porter le pantalon, bien plus pratique pour jouer de l'orgue. Le pédalier, avec une jupe, c'est beaucoup moins commode. Je n'ose pas lui répondre que cela fait déjà pas mal de temps que les femmes portent des pantalons. Il m'intimide tellement avec sa moustache grise, ses manières si courtoises, son ton vieille France et ses genuflexions devant l'autel. Je lui parle assez peu. Plus tard, longtemps après sa mort, j'apprendrai qu'il aurait été ému et heureux de savoir qu'il donnait des leçons à la nièce de Simone Weil. Mais à l'époque, c'est un renseignement que je me serais bien gardée de lui fournir, même si je n'avais pas été aussi intimidée. C'est peut-être le moment de mentionner que, malheureusement, la famille de Simone Weil, qui estimait que les leçons de piano faisaient partie de l'éducation d'une jeune fille bien

élevée, n'aurait jamais songé à me faire étudier l'orgue ! Il a fallu que, déjà adulte, je m'éprenne de cet instrument rencontré presque par hasard, comme on s'éprend d'une personne.

Le vieux professeur me rappelle souvent qu'il faut jouer chaque mesure en ayant déjà un œil sur la suivante, car il ne faut pas que celle-ci vous prenne au dépourvu. C'est à ce propos que je l'ai, une fois, une seule fois, entendu rire. Il évoquait une de ses élèves, une vieille fille anglaise extrêmement pieuse, qui lui avait répondu : « Ah ! monsieur, Dieu seul peut voir l'avenir. » Je ne l'ai pas vu rire puisque je ne le regarde jamais, mais je l'ai bien entendu rire, assis à côté de moi sur le banc.

Un matin je travaille avec lui le choral de Bach, *O Mensch, beweine dein' Sünde gross*. Nous arrivons à la dernière ligne. Je joue. La dernière ligne est difficile à décrire. Cela commence par une montée chromatique assez normale, assez tranquille, qui chemine avec régularité. Et soudain, ayant entamé la descente, au lieu de nous ramener tout aussi tranquillement vers la clé de départ, Bach, qui adore les surprises, introduit un moment de folie chaotique en nous faisant passer par un accord inattendu, appartenant non seulement à une autre clé mais à un autre monde, à la fois insupportable et d'une grande douceur, avant de descendre pour de bon vers la résolution et un monde normal et rassurant.

J'arrive à cet accord si surprenant, si poignant. Mais je suis trop soucieuse d'avoir l'œil sur la mesure suivante et de ne pas faire de fausses notes en l'abordant, pour être sensible au bonheur qu'il y aurait à m'abandonner à cet accord avec la résignation mêlée de jouissance à laquelle il invite. Et

tandis que je me préoccupe de fausses notes s'élève à côté de moi la voix calme, posée, toujours courtoise.

– Là, madame, on s'arrête, c'est l'orgasme.

Cet accord en *do* bémol majeur ne m'a plus jamais quittée. Ni ce moment où j'ai compris l'extraordinaire passion que pouvaient cacher un grand manteau gris et des manières vieille France.

Un peu plus tard, quand je lui rends la clé de la crypte, le sacristain me dit gentiment qu'avec l'épidémie de grippe cet hiver il y aura des morts, donc des enterrements, que les enterrements, c'est toujours mieux avec de la musique et qu'il me recommandera pour jouer de l'orgue.

– Ainsi, ma petite madame, vous gagnerez un peu d'argent. Vous serez contente, non?

Et le sacristain me gratifie d'un clin d'œil futé.

Autoportrait en lettre majuscule

Vers l'an 1200, une enlumineuse allemande du nom de Claricia se représente elle-même sur une page de psautier, au psaume 52, se balançant assez joyeusement sur la queue d'un grand Q majuscule (QUID gloriaris in malicia tua, « Pourquoi te glorifies-tu de ta malice... ») auquel elle se tient des deux mains. Plus exactement, c'est le corps souple et délicat de la jeune fille qui sert de queue à la lettrine décorée de vignes entrelacées sur fond bleu, rouge et vert. Claricia se dessine mais ne se peint pas, seuls trois éléments sont coloriés, tous trois en rouge – la doublure des manches, les souliers qui dépassent du bas de la robe et aussi le collier de la jeune fille.

La robe très moulante ne cache rien des longues jambes ni du petit ventre rondet fort à la mode au Moyen Âge. Les manches évasées et doublées de rouge semblent flotter ou voler, parallèles au corps. La tête n'est pas couverte, ce n'est donc ni une religieuse ni une femme mariée.

Que sait-on de cette Claricia qui se balance avec légèreté entre les mots latins signifiant : « Tout le jour ta langue ne s'occupe qu'à des injustices, tu trompes comme un rasoir bien affilé... » ? On se plaît à imaginer une jeune élève miniaturiste assez espiègle qui tient à signer ainsi son travail, et puis inscrit son nom de part et d'autre de son visage finement dessiné. Mais peut-être s'agit-il au contraire

d'une vieille nonne qui rêve au temps où elle était mignonne avec ses belles tresses blondes, ses grands yeux, sa petite bouche, et où elle lançait vers le ciel ses pieds agiles chaussés de fins souliers rouges.

Je peindrai mon autoportrait en lettre I sur un fond d'une chaude couleur de vieux parchemin. Une parfaite verticale, une adolescente longiligne et gracieuse, enroulée comme une vigne autour d'une corde qui pend d'un plafond invisible ou bien recouvert d'un feuillage verdoyant puisqu'il s'agit d'une enluminure, une adolescente aux tresses que je peindrai d'un beau bleu noir et qui, descendant jusqu'au bas du dos, se détachent sur les vêtements aux couleurs estompées : une chemisette d'un bleu très pâle, un short d'un bleu plus soutenu sans être vif. Les bras sont tendus loin au-dessus de la tête, les mains agrippées à la corde. Les jambes nues, bien formées, également tendues, forment avec la corde une double ligne dessinée d'un trait terre de Sienne qui indique le relief. Le visage est en partie caché dans le creux de l'épaule, on voit un œil bien ouvert et un sourcil très foncé. On devine une joue ronde, enfantine.

Le préau, glacial et gris comme peut l'être un préau de lycée parisien, est rempli de filles qui se bousculent en riant devant quatre longues cordes assez sinistres accrochées au plafond. De grandes fenêtres rectangulaires sont ouvertes sur la cour, également grise. Les filles soufflent sur leurs doigts pour les réchauffer, puis se frottent les cuisses. Le préau est rempli de cuisses grosses ou maigres, courtes ou

longues, uniformément rougies, frileuses, chair de poule, chair marquée par les élastiques de la hideuse culotte de gymnastique bleu marine, bouffante, réglementaire et infantilissante. Tout est froid dans le préau, même les odeurs. Odeur de poussière, odeur de sueur, odeur de filles mal lavées.

Le professeur en jupe-culotte grise tape dans ses mains. Sa voix forte mais sèche et déplaisante retentit dans le préau.

– Serrez les genoux, mesdemoiselles, accrochez-vous, voyons. Le grimper de corde a longtemps été une discipline olympique.

– Il ne l'est plus, madame, lance une indisciplinée.

Aura-t-elle une retenue pour cause d'insolence? Le professeur choisit de faire mine de n'avoir pas entendu.

– Allons, un petit effort, prenez appui sur le nœud, croisez les chevilles, saisissez bien la corde avec les mains, l'une au-dessus de l'autre.

Deux filles se balancent au bout de leurs cordes respectives. Elles pouffent de rire, se tortillent, font semblant d'essayer de se hisser. Et piaillent :

– Madame! Je me suis fait mal, j'ai glissé, ça m'a brûlé la main!

– Bon, ça va, pressons-nous un peu, à la suivante.

Le ton du professeur est résigné, fatigué. Je n'aime pas cette femme avec son affreuse jupe-culotte et sa permanente si serrée qu'elle doit pouvoir faire le poirier sans déplacer un cheveu. Mais je méprise mes camarades qui restent bêtement, mollement suspendues au bas de la corde. J'aime grimper. Le dimanche, je grimpe aux arbres avec mes cousins à Châtenay-Malabry. Quand je grimpe, je suis seule, je suis libre. Même dans ce préau gris et froid comme celui d'une

prison. Du haut de la corde, j'aperçois un bout de ciel, gris et sombre, mais tout de même un bout de ciel. L'extérieur. La liberté. Je m'amuse de voir les filles qui grelottent et s'agitent loin au-dessous de moi.

– Regardez-la, crie l'une d'elles, une pataude qui aime plaisanter, elle va devenir sapeur-pompier!

Je serre la corde entre mes jambes, je ne fais plus qu'un avec cette corde qui s'enroule autour de ma cheville, je sens le chanvre rêche contre la peau tendre et douce de l'intérieur de mes cuisses. La voix du professeur monte, s'exaspère, se cogne au plafond : « Mais redescendez donc, qu'est-ce qui vous arrive? Qu'est-ce que vous attendez? » Je ne bouge pas. Je fais la morte. Ce qui m'arrive? Je viens de découvrir le plaisir.

Autoportrait à la carte postale

Je suis fascinée par le tableau de Gwen John intitulé Autoportrait à la lettre. C'est une aquarelle qu'elle offre à Rodin vers 1909, alors qu'elle est son modèle et son amante. Obsédée par le sculpteur, qu'elle a rencontré en 1904, Gwen John lui a écrit des milliers de lettres. Sur ce tableau, elle se représente vêtue sans coquetterie, d'une robe sombre au col montant, les cheveux coiffés en bandeaux, regardant droit devant elle et tenant contre sa poitrine, presque à hauteur du cou, une lettre pliée. Elle ne presse pas la lettre contre elle, rien de théâtral ni de pathétique. J'ignore pour ma part si c'est une lettre qu'elle va envoyer ou qu'elle vient de recevoir. Le regard est opaque, sérieux, un peu inquiet. Vulnérable. Les lèvres sont entrouvertes, moins pour parler, dirait-on, que pour s'offrir. Pas l'ombre d'un sourire. Le sentiment qui l'anime est difficile à imaginer. Ni joie ni tristesse, mais plutôt la concentration et surtout, me semble-t-il, une attente qui ne se laissera pas facilement décourager.

Je peins une jeune femme debout au milieu d'une pièce aux murs tapissés d'un papier sombre et triste, un motif de feuilles et de fleurs dans les marrons et les verts foncés. Elle tient une carte postale et regarde droit devant elle d'un air

perplexe. Ses cheveux noirs sont retenus en catogan sur la nuque, et d'assez grandes lunettes à montures roses donnent une couleur agréable au haut du visage. Les lèvres ébauchent un sourire qui serait plutôt une interrogation qu'une manifestation de plaisir. On sent que la jeune femme se demande si elle doit sourire. On distingue un matelas posé à même le sol. Deux chaises et une table formée d'une planche soutenue par des tréteaux complètent le mobilier. Sur la table, on voit des livres, des papiers et une petite machine à écrire Olivetti Lettera dont la présence date le tableau : fin des années mille neuf cent soixante-dix. Sur le côté, une grande fenêtre donne sur une cour parisienne sans intérêt.

La carte représente le restaurant de la porte Maillot où il nous avait invités à déjeuner, mon fils et moi. Au dos de la carte, quelques lignes : « C'est aujourd'hui dimanche, je viens de déjeuner, mais ni les plats ni la compagnie n'étaient aussi agréables. J'espère que je vous manque un peu à tous les deux, amicalement, Gary. »

Il y a dix-neuf jours qu'il est parti. Quelques heures avant de quitter Paris, il me pressait :

– Viens avec moi ! Tu n'as personne à qui laisser ton fils ?
Trouve quelqu'un ! Débrouille-toi !

Il me couvrait le visage de baisers.

– Rentre à New York avec moi ! Ou viens demain, je prends ton billet !

J'ai répété que je ne pourrais venir qu'au moment des vacances de Pâques.

– Mais toi, reste encore quelques jours.
– Impossible. Il y a plusieurs semaines que je suis à Paris.
– Plusieurs semaines? Mais alors... je ne comprends pas.
– Jack voulait que je travaille avec lui sans distractions. Il a attendu les derniers jours pour nous présenter. Mais ne t'inquiète pas, tout sera O.K. Viens à Pâques, je m'occupe de ton billet d'avion.

Au dernier moment, sur le palier, il a dit :

– Cet été, tu t'installeras à New York. Tout est O.K.

Il s'est engagé dans l'escalier. Ses cheveux trop longs, son sac en bandoulière, son blouson en daim lui donnaient un air léger, une allure désinvolte de personnage de comédie, une sorte de Figaro. À la troisième marche, il s'est retourné :

– Souviens-toi que nous sommes fiancés. Sois fidèle!

Encore une marche, et il s'est de nouveau retourné :

– C'est à Montparnasse que je dois changer de métro, n'est-ce pas?

La dernière image de lui : il sourit, agite la main, disparaît au tournant de l'escalier. Il est parti. Nous nous connaissons depuis trois jours.

Dans mon appartement exigü et laid, à peine meublé, flotte l'odeur chaude, rassurante et masculine du tabac hollandais. Pour garder cette odeur aussi longtemps que possible, j'évite d'ouvrir les fenêtres. Je tourne en rond, je feuillette un livre, j'allume la radio, j'entends que la République islamique vient d'être proclamée en Iran. Cette nouvelle ne m'intéresse que moyennement.

C'est le lendemain qu'Éléonore entre dans ma vie. Un travail à faire ensemble, quelques chapitres pour une encyclopédie de la Bible que prépare un éditeur scolaire.

Lorsque j'ouvre la porte, je vois une grande jeune femme très mince, des cheveux d'un blond cendré, remontés en un chignon à l'ancienne, d'immenses yeux gris-vert. « Jean Renoir est mort », annonce-t-elle d'une voix lugubre, en guise de salutation. Pour cette première séance de travail, elle arbore un cardigan orné de paillettes et un pantalon bouffant, genre culotte de zouave, avec des chaussures plates de cycliste qui ne réussissent pas à lui donner une allure sportive. Elle me tend un pot de crème et une barquette de fraises et déclare d'un air coupable :

– Elles sont hors de prix et pas du tout de saison, mais comment résister ?

Elle jette sa veste sur le lit puis sort son paquet de gaufres.

– Cela ne t'ennuie pas que je fume ? Je suis épuisée.

J'apprends qu'Éléonore a un ami, Antoine, que celui-ci passe la semaine à Londres pour son travail et que son ton de voix hier soir au téléphone était bizarre. Éléonore conclut :

– Je suis dans un état d'angoisse inimaginable. S'il me quittait je serais brisée.

Ce premier jour, nous ne travaillons guère. Je demande à Éléonore si elle croit qu'un homme puisse aimer, réellement aimer une femme qu'il connaît depuis trois jours. Oui, Éléonore le croit, elle croit à ces choses-là. Moi aussi, je ne demande qu'à y croire.

Le véritable domaine d'Éléonore, je ne tarde pas à le découvrir, c'est le sentiment. Elle exige un récit circonstancié de ma rencontre avec Gary.

Tandis que nous dégustons les fraises trempées dans le sucre et dans la crème, je commence par le commencement :

samedi dernier, une journée grise, maussade et humide comme peut l'être une journée de février à Paris.

– Atroces, de telles journées sont atroces, elles brisent l'âme et vous plongent dans le désespoir, renchérit Éléonore.

Je raconte l'après-midi dans cet appartement que je déteste, aux murs recouverts d'un affreux papier peint marron et vert d'où je m'attends à tout moment à voir surgir des singes, aux fenêtres donnant sur une cour sinistre quelle que soit la saison. J'avais joué au monopoly avec mon fils, je me demandais si je l'emmènerais au cinéma lorsque le téléphone a sonné.

Au bout du fil, une amie d'amis, une personne que je vois peu. Elle me demande si j'ai envie de les rejoindre, son mari mathématicien et elle, à *La Closerie des Lilas* où ils vont dîner en compagnie d'un collègue américain de passage à Paris. Le collègue est célibataire et très désireux de faire ma connaissance. Il n'est pas insensible, évidemment, au fait que je suis la fille d'un illustre mathématicien. Nous appartenons, en quelque sorte, au même monde.

Aux premiers mots, j'ai éclaté de rire. Envie ? Une sortie, un dîner, un samedi si triste qui se terminait si bien ! Pour la première fois de sa vie, mon fils est resté seul à la maison. Je lui ai promis une récompense, je lui ai donné le numéro de téléphone de *La Closerie*, j'ai enfilé ma plus jolie robe et je me suis mise en route.

Il n'était que huit heures et déjà la rue de Vaugirard était déserte. Je marchais vite. J'allais vers une rencontre, une aventure, le bonheur, pourquoi pas ? Mes talons hauts résonnaient

sur le trottoir, engendrant, rythmant une rêverie de midinette.

Éléonore écoute ce récit avec la plus grande attention. Elle entre avec moi dans le restaurant, elle voit les banquettes de velours rouge, les lustres dorés, les miroirs, les serveurs qui s'affairent, et enfin un homme aux épaules larges, au visage carré, qui fume la pipe.

Pendant le dîner, Gary m'interroge sur ma vie, mon fils, mon travail. Il me demande si je n'aimerais pas vivre à New York. Lui-même parle peu mais sourit beaucoup. Ce sourire et sa pipe lui donnent un air à la fois solide et bienveillant.

Le repas terminé, il propose d'aller rejoindre des amis dans un café de Montparnasse. J'accepte, à condition de passer d'abord chez moi.

Gary a été le premier à apercevoir la page de cahier posée sur la table. C'est lui qui a lu tout haut : « Maman, tu as intérêt à rentrer de bonne heure, tu me manques. » Il a ri, doucement, il a dit « Comme c'est touchant », et il a sorti une photo de son portefeuille pour me montrer un blondinet de huit ou neuf ans jouant au ballon. Son fils.

– Il vit avec sa mère. Elle s'occupe très bien de lui.

Plissement d'yeux, sourire tranquille. Et l'odeur de miel du tabac hollandais.

Au café, les amis éméchés nous accueillent avec des cris de joie. Nous nous serrons autour d'une table. Un mathématicien hollandais, les yeux écarquillés, répète : « Alors, sans blague tu es la fille de... ! Incroyable ! »

– J'étais grisée par la foule, par le bruit, la fumée, j'étais entourée d'hommes intelligents et amusants qui connaissaient

mon père, par-dessus le marché. J'ai passé la soirée à rire, tu comprends.

Éléonore fronce les sourcils. Sa réponse est un rappel à l'ordre :

– Ce n'est pas ça l'important. Ce qui me frappe, moi, ce sont les mots que tu as choisis pour décrire cet homme que tu viens de rencontrer : solide et bienveillant.

Le lendemain dimanche, Gary est venu nous chercher, mon fils et moi, pour nous emmener déjeuner. Sur le coup de midi, il sonnait à la porte, guilleret, vêtu d'un blouson en daim assez clair.

Déjeuner de rêve, fruits de mer, excellents vins, desserts somptueux. Puis promenade au bois de Boulogne par un après-midi presque printanier, doux et ensoleillé. Gary m'a embrassée. Épaules larges, agréable goût de pipe. Et voilà que, tout à coup, mon fils avait disparu. Saisie d'une horrible angoisse, au bord des larmes, je m'accrochais au bras de Gary : « Il ne connaît pas le quartier, il va se perdre dans la foule ! »

Gary m'a enjoint de ne pas bouger. Je l'ai regardé s'éloigner à longues enjambées tranquilles et j'ai eu moins peur. Si quelqu'un pouvait dénicher un garçon parti à l'aventure, c'était bien cet homme à la démarche, à la carrure si rassurantes.

Mais il commençait à faire froid. Il me semblait que tous les enfants s'étaient donné le mot pour revêtir un anorak bleu identique à celui de mon fils. Une grande lassitude m'a envahie. La colère, aussi, à l'idée de passer le reste de l'après-midi plantée là dans le vent qui n'avait plus rien d'une brise printanière. Colère de voir ma journée gâchée.

Éléonore se penche vers moi, ses yeux brillent d'émotion.

– Quelque chose me dit que ça n'a pas été le cas ! Ta journée n'a pas été gâchée, loin de là !

– Tu as deviné juste. Ils m'ont bientôt rejointe. Sans lâcher sa pipe, Gary portait mon fils sur ses épaules. Celui-ci m'adressait de grands signes joyeux.

– Comme c'est beau ! s'exclame Éléonore.

Heureuse et fière, je continue mon récit :

– Gary souriait d'un bon sourire paternel. Il a attendu d'être près de moi pour me dire : « Tout est O.K. J'étais sûr que je le trouverais devant le centre de tir. Les garçons de son âge adorent ça. » Il a posé mon fils à terre, lui a donné une petite tape sur la tête, lui a pris le bras et a déclaré : « Allons boire un thé ! Ta mère est gelée. Ensuite nous rentrerons à la maison. »

Éléonore, les yeux mi-clos, martèle ses mots pour donner plus de poids à son enthousiasme.

– Que cet homme me plaît !

– Une fois rentrés ici, j'ai fait des crêpes pour nous trois. Gary me regardait et tout à coup il a bondi de son siège comme un pantin, en s'écriant : « Marions-nous ! » Il m'a embrassée, a embrassé mon fils, et puis : « Je nous trouverai un grand appartement. Mon salaire nous suffira. Ce garçon ira dans une bonne école. Toi, tu feras de la musique, tu écriras, tu organiseras des goûters pour mes étudiants, tu leur serviras le thé, cela t'amusera, n'est-ce pas, d'inviter mes étudiants à goûter chez nous ? Je t'aiderai à faire le marché, nous achèterons des fruits, des légumes, et des tas de plantes vertes pour l'appartement. »

J'imites la façon dont mon fiancé si récemment acquis a déclamé sa proposition puis j'éclate de rire.

– Mes crêpes étaient bonnes mais, tout de même, ça ne te paraît pas bizarre qu'il ait parlé si vite de mariage? Je ne lui avais rien demandé!

Éléonore ne rit pas. Elle secoue la tête.

– Pourquoi ne parlerait-il pas de mariage? C'est ce qu'il cherche, c'est ce que tu veux. Cet homme est logique, un point c'est tout. C'est un mathématicien, ne l'oublie pas.

Éléonore, les mains chargées de biscuits ou de fruits, de tartelettes ou de pots de crème, Éléonore jetant d'un geste désespéré son imperméable sur le matelas qui me sert de lit, s'y jetant elle-même, sortant ses cigarettes, annonçant :

– Antoine et moi nous sommes déchirés presque toute la nuit. Je suis à bout de forces. Mais travaillons.

Le travail avance lentement, sans cesse interrompu. Par moi, le plus souvent.

– Ce qui me sidère, c'est que j'aie pris tout ça au sérieux.

– L'amour est une affaire sérieuse. Antoine sait qu'il tient ma vie entre ses mains.

Les immenses yeux gris-vert sont tout à coup noyés de larmes.

– Aie confiance. Moi, j'y crois, à ton histoire.

– Mais il ne m'a même pas appelée de l'aéroport, pas téléphoné deux minutes à l'arrivée pour me rassurer, me dire que je n'ai pas rêvé.

– Tu demandes à cet homme de t'aimer comme les autres t'ont aimée, suivant les schémas auxquels tu es habituée. Cette fois tu as affaire à un homme calme, sûr de lui et de

votre avenir ensemble. Quelle chance tu as ! Cet homme respire la tranquillité. Que veux-tu de plus ?

– Rien, tu as raison. J’aurai une maison remplie de l’odeur chaude et réconfortante d’un homme au bon sourire et aux larges épaules, mon fils aura un père qui l’aidera à faire des maths.

Je raconte l’épisode des crêpes à mes amis. J’adopte un ton de surprise joyeuse mais non dépourvue d’ironie. Je me sens tout de même un peu ridicule.

– C’est en me regardant faire sauter mes crêpes qu’il a lancé, à brûle-pourpoint : « Marions-nous ! »

Je ne veux pas livrer le fond de ma pensée, révéler mon violent, mon fol espoir. Je ne veux pas avouer que, tandis que j’écoutais Gary exposer ce que j’appelle en riant son programme, j’entendais la voix de ma mère : « Ne faites pas de bruit, les enfants, le professeur X est venu de très loin pour travailler avec votre père, aidez-moi à préparer le plateau du thé. » Je voyais ma mère, maîtresse de maison souriante, aimable, sûre d’elle et de son rôle de femme du grand professeur.

Je ne veux pas que l’on sache à quel point ce programme me séduit. Je suis mécontente des amis qui haussent les épaules ou font la moue avant de répondre : « C’est un peu mince, tout ça, un peu léger, non ? »

Je préfère le ton pénétré d’Éléonore qui croit à ces choses-là, et son expression grave quand elle prononce les mots « solide et bienveillant » comme une incantation qui, évoquant l’absent, le fait surgir dans la pièce où il occupe soudain toute la place, muni de ces deux qualités prometteuses

de bonheur : la solidité et la bienveillance. La voix d'Éléonore a ce pouvoir.

Les jours passent, les prophètes défilent, Jonas dans sa baléine, Ézéchiél et les roues volantes, nous tissons mon roman d'amour et voici plus d'une semaine que Gary est parti. Les yeux sur une tartelette aux myrtilles dans laquelle je m'apprête à mordre, j'interroge :

– Combien de temps faut-il à une lettre pour venir de New York à Paris ? Cinq jours ? Six jours ?

Éléonore, vêtue d'une jupe cloche ou d'un ensemble de flanelle grise qui lui donne l'air d'une nonne, chaussée de baskets ou au contraire dangereusement perchée sur des talons d'une hauteur invraisemblable... À cette Éléonore tous les jours différente, je pose tous les jours la même question :

– Crois-tu qu'un homme puisse aimer une femme qu'il n'a connue que trois jours ?

Éléonore le croit, résolument. Son ton est sévère.

– Qu'attends-tu donc ? Ce n'est pas un littéraire, il ne va pas t'inonder d'épîtres poétiques et menteuses. Songe aux magnifiques lettres d'amour écrites par les plus cyniques des écrivains, qui ne ressentaient pas un mot de ce qu'ils couchaient si artistiquement sur papier.

Le jour de la carte postale, Éléonore arrive lasse, les yeux battus, et vêtue d'une robe si serrée qu'elle peut à peine marcher.

– Ce matin, nous nous sommes disputés, Antoine est parti en claquant la porte, je n'ai pas réussi à le joindre, je sens qu'il se passe quelque chose de très grave.

– Mais depuis deux ans que vous êtes ensemble...

Éléonore m'interrompt :

– Tu ne comprends pas. Il m'aime, certes, mais c'est une nature fantasque. Un tempérament d'artiste. Et moi, je tiens à lui plus qu'à ma vie.

Elle se laisse tomber sur le matelas, appuie sa tête contre un coussin, semble sur le point de se trouver mal, mais se ranime quand je lui tends la carte de Gary, qu'elle examine avec attention. Puis elle lève les yeux vers moi, sans lâcher la carte.

– Décidément, cet homme me plaît de plus en plus.

– C'est un peu laconique, non? Amicalement? Et pourquoi pas cordialement?

Éléonore secoue la tête. Une mèche blonde s'échappe de son chignon.

– C'est un mathématicien, pas un romancier. Que veux-tu de lui?

– Mon père est mathématicien, et il envoyait des poèmes à ma mère.

– C'était une autre génération.

Éléonore est graphologue à ses heures. Elle voit dans la façon dont Gary forme ses majuscules toute la sensibilité, mais aussi tout l'esprit de décision souhaitables.

– Regarde la fermeté de l'écriture, cette absence de fioritures inutiles. Crois-moi, il y a là quelque chose d'infiniment rassurant.

Émue, les yeux fixés sur la carte postale, elle conclut :

– Cet homme t'aime. Il ne perd pas son temps en banalités.

Trois jours plus tard, je reçois le billet d'avion. Éléonore triomphe.